

S'adresser au bureau du journal
à l'heure du matin à 6 heures
soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
Imprenta (Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

14 Année Num. 836—716

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Mardi 13 Février 1894

ABONNEMENTS

MONTEVIDEO	BOGOTÁ	BOGOTÁ	BOGOTÁ
Un mois \$ 1.00 ou \$ 1.30 ou \$ 1.50			
Trois... \$ 3.00... \$ 3.70... \$ 4.20			
Six... \$ 6.00... \$ 7.25... \$ 8.25			
Un an... \$ 10.00... \$ 12.00... \$ 14.25			

Numéro du jour... \$ 0.06
ancien... \$ 0.10

Les abonnements partent des 1^{er}
15 de chaque mois.

Une émule de Fortunio

Vous connaissez Fortunio, le Fortunio de Maset; vous en avez sans doute fredonné la chanson.

Fortunio était un amoureux, discret à l'extrême—il avait ses raisons pour cela—qui voulait bien dire que la dame de ses pensées, celle qu'il aimait, était blonde, blonde comme les blés mûrs, et qu'il l'adorait, mais qui, pour rien au monde, n'eût consenti à la nommer.

«Si vous croyez que j'avais dire qui j'ose aimer!»

Eh bien, Fortunio vient de trouver une émule de l'Influence Directrice.

Elle aussi, elle aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et par dessus toutes choses, elle aime comme on ne devrait aimer que Dieu lui-même, au dire des mystiques, elle aime, jusqu'à l'adoration, un candide à la future présidence de la République.

Mais si vous croyez qu'elle va dire qu'elle ose aimer!

Elle vous dira, si vous voulez, qu'il est blond, brun, ou même couleur chocolat, elle vous confiera qu'elle y pense le jour et y rêve la nuit, elle vous en dépeindra les charmes physiques et les séductions morales, mais si vous croyez qu'elle va dire qu'elle ose aimer, détrompez-vous, elle ne voudrait pas, pour un empire vous le nommer.

Qu'on ne vit amoureux plus réservé ou plus transi.

Son amant est beau, grand, magnanime, sublime, il a tout ce qu'il faut pour plaire aux âmes sensibles et pour subjuger les cœurs les plus rebelles. C'est avec ravissement qu'elle le contemple. Elle sait qu'il n'a qu'à paraître sans voiles pour nous éblouir. La lyre d'Homère et de Victor Hugo lui paraît à peine digne de le chanter.

Et pourtant, pusillanime amoureuse, elle continue à nous faire un secret du nom du paladin après lequel, sur rouge haquenée, elle chevauche, éperdue de tendresse.

C'est en vain que ses meilleurs amis s'unissent au chœur populaire pour l'adjurer de nous associer tous à ses extases et à ses enthousiasmes, rien n'a pu, rien ne peut, rien ne pourra la décider à laisser tomber de ses lèvres, d'ardeur frissonnantes, le nom magique du demi-dieu dont la front céleste recevait, de ses mains aux doigts fuselés, le premier mars prochain, la couronne d'hyménée, tressée à sa demande, par une Assemblée Générale dont la majorité s'apprête, croit-elle à ratifier son choix.

Respectons ce silence. Ne cherchons pas à scruter de nos regards profanes le doux mystère de ce cœur ingénu.

Sachons attendre patiemment l'heure marquée par les destins pour la révélation attendue. Notre joie en sera plus pure, notre satisfaction plus complète.

Pard'appréhensions surtout! Quo personne ne s'agisse que la discrétion de cet o Dulcinea lui est imposée par la crainte que des rivaux sacrilèges ou de monstrueux sceptiques découvrent, en son Don Quichotte, des imperfections ou des tares, des lacunes ou des vices, qui pourraient constituer des empêchements dirimants au mariage projeté.

Non! Non!... L'heureux anonyme est beau, il est sain, il est robuste, il est taillé sur le modèle des Antinous de Bithyniole digne de figurer au Belvédère à côté d'Apollon, tel en un mot qu'il le faut pour continuer les traditions d'élégance et de hellénisme que le grand Jules a inaugurées dans la plus altière des républiques Sud-américaines.

L'aurait-elle aimé, du reste, brûlerait-elle pour lui de feux aussi inextinguibles, l'aimable, vertueuse Influence Directrice, s'il ne réunissait pas toutes les qualités, toutes les perfections du plus idéal des chevaliers?

Si elle fait son nom si obstinément, si elle garde pudiquement son secret jusqu'à l'heure de se rendre à l'autel, c'est uniquement qu'ignorante de ses propres mérites, elle se considère indignede lui, pauvre petite vierge candide, dont les timidités conservent encore tous leurs pétales et toute leur fraîcheur.

Réfréons donc notre curiosité, résignons-nous pour quinze jours encore à ignorer le nom et la naissance de l'élégant oiseau alimé, de l'être exceptionnel qu'elle en voudrait pour un empire nommer devant nous.

Plus tard, nous pourrions à notre aise chanter à la ronde, avec elle, qu'elle l'adoré et qu'il est blond comme les blés, ou couleur chocolat.

MENUS PROPOS

12 février 1894

Chacun racontait l'autre soir ce qu'il a fait ou vu de plus extraordinaire:

«Moi, dit Othon, j'ai fait des lieues et des lieues, et dans le sable des Sahara et dans les mouvants herbages des steppes et dans les neiges, dans l'épaisseur noire des forêts; j'ai traversé des villes où nul de notre race n'avait pénétré avant moi, où l'on me contemplait comme une apparition d'ange; j'ai crevé la faim et la soif, j'ai parcouru des charniers où des peuples avaient, après un choc suprême, abandonné leurs épaves et leurs morts aux oiseaux de proie. J'ai rêvé un des Edens où les femmes valaient

qu'on risquât le plus affreux supplice seulement pour effrayer d'un baiser le bas de leurs fines chevilles cerclées de bracelets d'or. J'ai chassé des bêtes qui avaient d'étranges et formidables silhouettes et dont les plaintes donnaient le frisson aux plus braves. J'ai vu toutes sortes de choses, fréquenté toute espèce de gens, vécu dans l'intimité d'animaux de tout genre...

Mais je n'ai rien vu d'aussi extraordinaire ni de plus invraisemblable qu'un petit peuple, vaillant et fier par tradition et par tempérament, supportant néanmoins avec une résignation de musulman ou d'ilote qu'un magistrat insolent le baffoue, en déclarant solennellement, au nom de la Justice supérieure, qu'il est encore trop bruta pour qu'il ne soit pas légitime de se moquer de ses prérogatives de citoyen et lui escamoter les droits que la Constitution lui confère.

Et le chœur dit à son tour:

«Nous n'avons rien vu de plus invraisemblable et de plus extraordinaire.

J'ai lu hier le *Picador* du jeune Torrendell.

—Et franchement je trouve plus amusant le vieux Dumas.

J'avais à peine écrit cette critique sommaire quand le hasard des lectures m'a mis sous les yeux ces lignes écrites par Jules Delafosse, à propos de la dernière édition de l'œuvre des *Quatre-Mousquetaires*:

«Les augures du roman d'analyse me diront que ce n'est là que de la littérature amusante Mon Dieu, oui! Mais j'avoue que cela me suffit. On ne lit généralement que pour s'amuser ou pour s'instruire. Si je veux m'instruire, ce n'est pas au roman, que je m'adresse, parce que les romanciers, qui ont parfois des clartés de tout, n'ont de notion décisive sur rien. Ceux-là surtout qui se piquent de reproduire la vie réelle n'ont guère étudié que la surface des choses; ils sont comme Victor Hugo, qui étudiait le vocabulaire de toutes les professions, se faisait une provision de termes techniques et les versait ensuite, par paquets, dans ses vers, sans les entendre. Pour s'instruire, il faut s'adresser à ceux qui savent. Or, la science, la philosophie, l'histoire, la critique ont produit, en ces derniers temps, des œuvres aussi profondes que solides, qui vous en apprendront plus en un jour que toute une bibliothèque de romans.

Si je veux me distraire des ennuis, des vulgarités et des sottises de la vie réelle, je n'ai pas besoin d'un livre qui m'y repousse, sous prétexte que c'est vrai. Il me plaît de prendre un roman qui me transporte dans un monde imaginaire où l'on me conte des histoires qui ne sont pas vraies, mais qui pourraient l'être. C'est affaire à l'auteur de doser dans la juste mesure la vraisemblance et l'aventure, de me peindre des héros en qui je reconnais des hommes, et de joindre, s'il en est capable, le charme du récit à l'originalité de l'invention. *Colomba*, de Mérimée, est un modèle du genre. Alexandre Dumas a donné un cadre plus vaste à ses histoires, et comme il était naturellement exubérant, il a beaucoup péché par prodigalité. Il n'en reste pas moins un maître glorieux entre tous, et tel de ses romans vivra, j'imagine, plus d'années que tant de prétentieux et prétendus chefs-d'œuvre d'observation ne complèteront de jours.

N'en déplaise à Gerson, à Thomas A. Kempis, ou au pieux extatique, quel qu'il soit, qui a écrit l'*Imitation*, il est des proverbes que nous ne pouvons plus nous empêcher de mépriser.

Voyez celui-ci par exemple: «Abondance de biens ne nuit pas».

Et demandez ce qu'ils en pensent à tous ces propriétaires opulents de notre vieille France que la surabondance du blé, du vin et de la viande oblige à vendre leurs produits à des prix qu'ils procurent ruineux!

Et le pire, c'est que l'avilissement des prix amenant la diminution des salaires, l'ouvrier, le travailleur ne peut pas profiter, pour améliorer son régime, de cette réduction des prix.

Il y a là un phénomène économique aussi bizarre que révéral.

Jadis il y avait aussi des crises, a dit notre ami M. de Grancey, mais ces crises étaient des crises de famine, provenant de ce qu'on ne savait pas faire produire à la terre assez de richesses.

Plus tard, M. Juarez Celman, dans un discours resté célèbre, signala au monde étonné une «crise de progrès» qui a conduit à la faillite la République qu'il gouvernait.

Aujourd'hui, nous avons — pas ici, pourtant — des crises de pléthore.

«Grâce à notre outillage perfectionné, dit encore M. de Grancey, nous savons bien produire la richesse, mais nous ne savons pas la répartir».

Comment sortir de là?

Quand certaines femmes se trouvent dans une situation difficile, elles s'en tirent par une *crise de nerfs*.

Nous n'avons pas cette ressource.

Je vous recommande pour l'oraison funèbre du premier homme politique dont le cadavre passera à portée de votre plume, cet éloge post-

humé consacré à Schœlcher par Henri Rochefort:

«Victor Schœlcher, qu'on enterra ces jours-ci brillait par trois qualités qui font pardonner presque tous les défauts: il était brave, il était généreux et il était honnête».

No serait-il pas à souhaiter qu'on en pût dire autant de tous les hommes politiques dont le mandat vient d'expirer?

Un de nos confrères commençait l'autre jour un article par ces mots: Quand *La Nación* n'a pas une idée propre...

Où diable notre confrère a-t-il vu que *La Nación* a quelquefois des idées propres?

Passez

UN ASSASSIN DE 15 ANS

LE CRIME DE LA CORDIÈRE

BERTHOLLIER CHEZ LE CHEF DE LA SÛRETÉ. — PHYSIONOMIE DE L'ASSASSIN. — PRÉSUMPTIONS. — LES RELATIONS DE BERTHOLLIER AVEC BLANCHARD. — DÉDUCTIONS. — CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION. — UNE INTERVIEW DE L'ASSASSIN. — LE CRIME DE LA RUE DE ROME REVIENT SUR L'EAU...

Berthollier dont nous avons raconté la triste épopée à et extrait, hier matin, à 8 heures, du violon municipal où il avait passé la nuit. Avant de le livrer au parquet, M. Bonnaud, chef de la sûreté, a tenu à compléter la série des épreuves auxquelles il s'était livré la veille et dont le but tendait à déterminer exactement l'authenticité des affirmations du jeune assassin.

Berthollier, en effet, avait déjà reconnu le couteau qui lui servit à égorger son compagnon, mais ce pouvait être par hasard. Il restait à lui présenter les vêtements de sa victime. Or, avant même de les avoir vus il en a fait la description et c'est sans aucune hésitation qu'il a trié dans un tas de «nippes» le veston, le gilet et le pantalon de Blanchard qui composent, dans leur ensemble, un complet de drap assez grélinaire à grands carreaux gris.

Berthollier n'a pas dormi au violon municipal et, sur sa physionomie, on devine les vives inquiétudes qu'il ressent au fond de son cœur. Il a l'aspect fatal ce garçon-là! Très brun de peau, presque mulâtre, avec des yeux noirs et profondément vagues, des sourcils épais les encadrant il se détache de lui comme une empreinte troublante et indéfinie...

On se demande, après l'avoir écouté parler s'il dit vraiment la vérité ou si son récit étrange n'est pas travesti, — non point quant au fond matériel et brutal de l'acte, mais en ce qui touche les détails plus intimes des circonstances qui ont entouré le drame.

En d'autres termes, pour qui par profession sait descendre dans la tourbe où les plus insupportables turpitudes se mènent, cette question se pose de savoir si entre Blanchard, homme de 60 ans — et Berthollier — un adolescent — il n'y a pas ou autre chose que des relations d'amitié et une camaraderie, en tous cas bien disproportionnée avec leur âge.

C'est le point délicat que M. Michel, juge d'instruction, chargé de l'affaire, cherche à éclaircir en s'entourant de toutes les garanties que les observations de la médecine légale pourront lui donner.

Le juge, devant lequel Berthollier a été conduit, vers 10 heures, par le chef de la sûreté est, en attendant, très indécis et il a déjà rasé comme nous-mêmes l'impression qui se dégage des réflexions précédentes, il n'a point encore fixé son opinion.

Certainement Berthollier a tué Blanchard, c'est entendu et il serait difficile d'en douter en l'état des détails très topiques qu'il donne sur son crime, mais n'est-il pas étrange qu'un homme ayant en sa possession une somme considérable de deux mille francs roule en fin de compte la vie et consacre cette somme au «salairé, de son bourgeois»?

On comprend mieux le suicide d'un pauvre diable qui réduit à la dernière extrémité, impuissant à lutter plus longtemps contre la misère et la faim se dévoue pour échapper aux lamentables étreintes de sa situation.

Ce n'était point le cas de Blanchard et le récit de Berthollier, affirmant qu'il s'est fait tuer volontairement semble quelque peu fantaisique.

D'autre part, comment supposer que Berthollier, dont la vigueur physique n'est pas considérable soit venu à bout de sa victime et soit parvenu à lui lier les mains. Il paraît évident que si Blanchard s'était défendu il aurait eu facilement raison de son adversaire et que, tout au moins, ce dernier ne serait point sorti de la lutte sans en garder des traces au visage ou aux mains.

Or, Berthollier a pu passer, son crime accompli, à travers la foule, voyager en chemin de fer et prendre le tramway, sans inspirer physiquement le moindre soupçon. Il y aurait bien à poser le principe d'une troisième hypothèse, mais elle est tellement peu vraisemblable qu'enous ne l'indiquons que pour la forme: Berthollier ne prendrait-il pas à son compte la responsabilité d'un crime commis par un autre? C'est improbable.

Interrogé par M. Migue, Berthollier a purement et simplement confirmé les déclarations qu'il a faites à M. Bonnaud, chef de la sûreté, sans y rien ajouter ni retrancher.

«J'ai dit la vérité et rien que la vérité», a-t-il répondu au juge, et je n'ai pas à faire d'autres révélations...

En attendant mieux, Berthollier a été écroué à la prison Chave, sans plus de formalités que la substitution de son nom sur le mandat d'arrêt dirigé contre X, à la suite de la découverte du cadavre — contingent principal de la cause. Il ne sera extrait que dans quelques jours.

Avant d'interroger de nouveau Berthollier, M. Michel veut le soumettre à un examen médical et s'entourer au préalable des renseignements qui lui permettront de contrôler la sincérité de ses aveux spontanés.

C'est ainsi, par exemple, que Berthollier prétend avoir logé avec Blanchard — à son retour

Toulouze — dans un garni de la rue Mazenot. Ils y demeurèrent quelques jours, et la veille de sa mort — c'est Berthollier qui l'affirme — Blanchard qui se montrait très gai, répondit à une question de sa logeuse, qui s'ennuyait de son exubérance: «Je ris, c'est vrai, mais croyez bien que mes idées n'en sont pas moins sombres».

Pour notre compte, nous avons eu l'occasion d'interroger, au passage, dans les couloirs du palais, l'assassin de Blanchard. Nous lui avons demandé lequel des deux avait acheté le couteau.

«C'est moi, nous a-t-il répondu, mais Blanchard m'avait donné les douze sous, car je ne possédais pas la moindre monnaie...

«Mais comment saviez-vous le prix exact de votre acquisition?»

Je ne pouvais, en effet, le prévoir et je dois vous indiquer que mon camp m'avait donné une pièce de 1 franc.

«Vous n'étiez cependant pas ivre à ce moment?»

«Non, mais arrivé à l'Estaque, Blanchard me fit boire une demi-bouteille de Pernod...

«Et il vous donna l'argent qu'il avait sur lui avant de mourir, ou bien c'est vous qui lui prîtes après l'avoir tué?»

«Non, Monsieur, c'est Blanchard qui me le donna...

«Ce disant Berthollier baisse la tête et semble en proie à une émotion qui, pour ne pas se traduire par des larmes, n'en doit pas être moins vive.

Assurément on se trouve en présence d'un cas de psychologie particulière et il appartient à l'instruction de le traduire. Ce qui semblerait l'indiquer plus encore, c'est la nuance à retenir que, au cours de leurs ébats Blanchard et Berthollier sont continuellement restés en dehors de tout contingent féminin.

Tout cela est étrange. Ce qui pourra le paraître moins c'est le rapprochement à l'égard de nous livrons à l'appréciation de la justice sans autres commentaires:

Interrogé sur le point de savoir d'où venait l'argent que Blanchard possédait, Berthollier répond évasivement et se borne à dire: «Je n'en sais rien».

Eh! bien, l'argent ne pourrait-il pas provenir de la caisse du pharmacien de la rue de Rome?

C'est une supposition vague mais, à la sûreté, certains agents semblent l'avoir accueillie assez volontiers. L'avenir nous dira jusqu'à quel point elle est fondée.

GASPARD GALY.

(Le Petit Marseillais.)

LES MOTS HISTORIQUES

Il vient de paraître un volume bien curieux qui a pour titre: *Cambronne, sa vie politique et militaire*, écrit d'après les documents inédits des archives nationales et des archives du ministère de la guerre, par M. Léon Brunschwig.

Un volume tout entier pour Cambronne, ce serait beaucoup, n'était la bataille de Waterloo et le mot fameux qui la termina. Cambronne fut un vaillant soldat, mais dont les services n'avaient pas jeté autant d'éclat que ceux de tant d'autres maréchaux du premier Empire. Il semble résulter de l'étude qui lui vient d'être consacrée, que c'était un brave homme de guerre, un militaire de Léonidas, prêt à donner sa vie pour la patrie et pour son empereur, comme il y en eut tant à cette grande époque de héros militaires; mais qui n'avait pas ces grandes qualités qui font les généraux du premier ordre et les capitaines illustres; qu'il ne faut le comparer ni aux Masséna, ni aux Davoust, qui avaient eux, l'étoile de la gloire.

La non de Cambronne courait donc risque d'être confondu avec celui de tant d'autres qui s'entoulaient, en spirale, autour de la colonne Vendôme, ou brillent au fronton de l'arc de triomphe, s'il n'était pas formé une légende autour de son nom; si l'imagination populaire n'avait pas indissolublement allié son nom à un mot héroïque, qui marqua le dernier épisode de l'épopée napoléonienne.

Ce mot, quel est-il? Cambronne l'a-t-il véritablement prononcé, ou même en a-t-il lancé l'équivalent? C'est la question que le *Napoleon* de la Porte-Saint-Martin a ramené sur le tapis, que l'on discute avec ardeur en ce moment, et qui, depuis quinze jours, fait couler des torrents d'encre.

Je vous dirai tout d'abord qu'à moi personnellement ce la question me paraît assez oiseuse. Qu'y eût-il d'héroïque dans toute cette affaire? Ce fut la détermination qu'il prit, d'un commun accord, la vieille garde de résister jusqu'au bout et de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Tous demeurèrent jusqu'à la mort fidèles à cette résolution désespérée; et ceux qui demeurèrent vivants ne furent sauvés que par miracle. Ils étaient tombés sur le champ de bataille et si on les y ramassa vivants encore, ce ne fut pas leur faute.

L'acte lui-même, comme celui de cet éponyme de soldats spartiates, qui défendirent contre des milliers et des milliers de Perses le défilé des Thermopyles. Léonidas à la fameuse interpellation: «Les flèches des Perses sont si nombreuses et si dures qu'elles obscurcissent la lumière du soleil», répondit-il vraiment: «Tant mieux nous combattons à l'ombre». Je n'en sais rien, et personnellement, à cette distance, n'en puis rien savoir.

Mais qu'il importe? Les trois cents Spartiates se firent tuer à leur poste. Voilà le fait indéniable. Ce fut le fait d'un plantier, en guise de panache, une merveilleuse gasconnade? Moi, je la tiens pour certaine, par cet unique raison que, comme disent les artistes, elle fait bien dans le paysage. Elle relève d'un mot héroïque l'action d'un héros. C'est tout ce que je lui demande. Si Léonidas n'a pas répondu: «Tant mieux nous combattons à l'ombre» c'est lui qui est dans son tort. Et je ne vois pas pourquoi je ferais de la peine à Léonidas, en lui dérobant le bénéfice d'un mot qu'il aurait dû dire.

C'est — je ne l'ignore pas, — l'esprit de l'escalier. Mais l'esprit de l'escalier, c'est précisément celui de l'histoire. Il consiste à prêter aux hommes marquant, et dans certains moments essentiels, la phrase qu'il aurait dite certainement, s'ils avaient en le loisir de la trouver, celle qui résumait à la fois et la grandeur de la situation et l'héroïsme de leur caractère.

C'est à cela que sert la légende. La légende ne s'embarrasse pas de la vérité exacte du fait.

Elle en tire ce qu'il a d'essentiel et elle le traduit dans une formule éclatante et pittoresque. Elle enfonce la chose dans l'imagination des peuples à l'aide d'un mot qui la résume, qui lui soit comme une glorieuse étiquette. On vous dit: Les carrés de la garde ont tenu bon jusqu'au bout, tous les hommes sont restés sur le champ de bataille. Oui, sans doute, vous êtes émus; vous ne pouvez pas ne pas l'être.

Mais cela, c'est la vérité pure et triste; la vérité qui ne fait pas d'effet, qui, pour me servir d'un mot d'argot théâtral, ne passe pas la rampe. Mais si l'on vous montre un parlementaire anglais s'avancant au front de la garde et lui crie: Rendez-vous! Si, à cette invitation, le général français répond d'une voix forte: «La garde meurt et ne se rend pas!» Quelle différence! Comme tout de suite l'acte, qui était héroïque en soi, se revêt de couleurs éclatantes! Il a trouvé son expression: C'est le plumet sur un casque de bronze.

Vous poussez bien qu'avant ces idées, que je crois justes, et ma grande raison, c'est qu'elles sont mienues, vous pensez bien qu'il m'est assez indifférent de savoir qu'il a prononcé, de Cambronne ou du général Michel, la fameuse phrase historique et même si elle a été prononcée, telle que la légende l'a recueillie, si elle n'a pas été remplacée par une interjection énergique échappée à la chaleur de l'action, dans la fureur du combat!

Tel est pour moi le goût des hommes de notre génération pour la vérité vraie, que j'ai lu non sans curiosité vive les deux chapitres que M. Léon Brunschwig a consacrés d'abord à la bataille de Waterloo, puis au mot de Cambronne. Sur le fait en lui-même, l'auteur n'ajoute aucune notion nouvelle à celles que nous possédions déjà. Il nous met sous les yeux les relations de nos ennemis qui toutes rendent justice à cet hérosisme.

«Le duc de Wellington, dit le dernier des historiens anglais, désireux de prévenir un inutile sacrifice de vies humaines, les fit sommer de se rendre. Mais, obéissant à un noble sentiment d'honneur militaire, que nous sommes obligés de considérer avec une respectueuse vénération, tout en le trouvant erroné et excessif, ils refusèrent de céder et batant lentement, pied à pied, en retraite, ils furent tués presque tous jusqu'au dernier».

Qu'y a-t-il de plus glorieux pour la vieille garde que cet éloge tombé de la plume d'un ennemi? On ramasse parmi les morts Cambronne vivant encore: une balle lui avait ouvert le crâne au-dessus de l'œil gauche. Le bras droit et la jambe droite étaient marqués de plusieurs coups de sabre ou de mitraille; un coup de balonnette lui avait fracassé un des doigts de la main. Il était tombé, évanoui, au milieu des braves morts autour de lui, quand la bataille terminée, les soldats anglais, qui avaient reconnu sa qualité à son uniforme, l'entourèrent et le firent prisonnier.

Voilà le fait; quant aux paroles — prononcées ou non — elles ont été authentiquement dans la séance de la Chambre des représentants, le 23 juin 1815. Un des représentants, M. Garat, monta à la tribune et dit:

«L'exemple est le plus bel encouragement que l'on puisse donner au soldat. Je voudrais que mon n'en perdît aucun, que l'on consacrait ce mot d'un soldat qui a dit: «On meurt et l'on ne se rend pas.» Je demande que les généraux et les aires membres militaires de cette assemblée se réunissent pour le citer».

Sur quoi, un autre député, M. Penlheras se leva:

«Le nom, dit-il, le nom de l'officier qui a prononcé ces paroles ne doit point être ignoré. C'est le brave Cambronne. On lui cria de se rendre. «La garde», répondit-il, meurt et ne se rend pas».

Da ce la pièce officielle, que les historiens avaient, on ne sait pourquoi, oublié de citer, et que M. Léon Brunschwig nous restitue, da o le mot immortel. Tout le reste importe peu. Vous pourrez, si vous en prenez fantaisie, lire la copieuse dissertation de l'auteur de ce volume, elle m'a paru très probante. Mais je n'en avais, pour ma part, nul besoin. Je souhaiterais mordicus la vérité du mot, ne fût-elle pas démontrée, qu'il est vrai parce qu'il doit l'être, parce que la légende est toujours plus vraie que l'histoire.

Pour moi, il n'y a qu'un mot, le mot légendaire, inscrit sur la pierre tombale du héros qui l'a prononcé: «La garde meurt et ne se rend pas.» Quant à l'aire, je ne vous pas même l'écarter ici. C'est bien assez qu'on le jo à tous les soirs à la face du public de la Porte-Saint-Martin.

FRANÇOIS SARCZY.

Commerce des raisins

DE CORINTHE

Le commerce de Patras qui consiste surtout en raisins de Corinthe éprouve, en ce moment, un immense malaise, dû à l'énorme accroissement de la production et à l'extrême diminution de la demande. Cette crise à laquelle il n'y a pas de remède et qui par cela même devrait appeler une catastrophe, devrait forcément se produire le jour où la France, le grand consommateur pendant l'invasion de phylloxéra, arriverait à extirper le fléau de son sol et à produire elle-même son raisin comme par le passé.

La culture de la vigne a pris un tel développement, de quel côté que l'on tourne les yeux, il est impossible de découvrir dans la plaine de Patras: sur tout le littoral nord de la Morée un seul arpent de terre cultivable qui ne soit planté et parfaitement cultivé. Tout ce travail est aujourd'hui à peu près perdu; la consommation actuelle ne saurait payer les frais de culture de cet immense vignoble.

D'ici cette année, il n'y a pas d'acheteurs, la presque totalité de la récolte de 1893, une bonne et abondante récolte, vient à s'ajouter au stock de 1892.

Jusqu'à ce moment, le déficit de l'exportation, par rapport à celle de 1892, s'élève à 15,000 tx. D'autre part, l'indifférence du marché consommateur, résultat des grosses pertes de l'année dernière, est telle que les quelques affaires de cette année ont été conclues à la moitié du prix des années correspondantes de 1892.

Ces prix sont ruineux pour le cultivateur; ils ne lui laissent même pas les frais de culture.

Cette situation réagira nécessairement sur le commerce en général.

Déjà aujourd'hui ces influences se font lourdes ment sentir. On constate une grande pénurie

CARNE LIQUIDA

(VIA NIDE LIQUIDE)

Extracto Líquido

PTOGENO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEMYR Y VALDEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortuño, Cónsul 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 2120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elzabeth, Veinnet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

Taller Mecánico de Carpintería

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, escaleras a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican también finas de fermentación, bacois, y bordalesas para vino, de madera de Europa y del Paraguay.
Barricas para envase de grasas para los saladeros y cajones de todas clases para el uso de las diversas industrias.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

NOTA--La casa tiene siempre un surtido de dichos artículos.

Teléfono de los dos Compañías.

INSTITUTO UNIVERSAL

CALLE URUGUAY 283 & 291

AGUSTIN M. VAZQUEZ--Director
Las clases elementales, universitarias, de adorno, profesorado, ingreso, etc., etc. se hallan a cargo de profesores, a instrucción y a la enseñanza. Edificio amplio, luz y ventilación inmejorables.
Los padres o encargados pueden visitar a cualquier hora del día se admiten pupilos, medio pupilos y externos.--Precios módicos

LICEO FRANCO--URUGUAYO

127--CALLE DAIMAN--127

GRAN COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este colegio proporciona a sus educandas educación e instrucción vastísimas como ninguna otra. Además de las clases elementales de idiomas, solfeo, piano, canto, dibujo, etc., tiene establecidas las variadas y funcionales con toda regularidad.
Admite pupilas, medio y externas.
Directora Interna, Rosa Hardalle
El colegio de niñas tiene carruajes para conducir a las alumnas, sin recargo de precios.
Director General, Agustín M. Vazquez.

Gran Fabrica de Calzados a Vapor

DE

MAXIMO SERÈ H no.

CALLE URUGUAY NUMERO 161 ESQUINA ARAPEY

Casa Premiada en la Exposición de Paris de 1878

Completo surtido de calzados, zuecos y alpargatas.

Ventas al por mayor a precios sumamente bajos.

La facturación que emprendemos, siempre será de primera calidad.

BUENO Y BARATO

Tintorería y limpieza

ESPECIAL PARA GUANTES

AL PROGRESO

322--Uruguay--322

Se deja el interior de los guantes

completamente blanco.

AUGUSTIN FILON

LE CHEMIN QUI MONTE

Ces années d'enfance, abritées contre la douleur aussi bien que Combarroussou était abritée contre le vent, lui apparaissent comme un temps de bonheur parfait qui avait duré très longtemps, bien qu'il ne lui en revint que quelques sensations indéterminées. Elles s'y reposaient encore par la pensée. Dès ce moment, une figure se détachait sur toutes les ailes, dominait cette période de sa vie: celle d'un camarade plus âgé et plus grave, qui la conduisait par la main, lui cueillait des mûres ou des fleurs, la portait quand il s'agissait de passer des torrents sur les pierres. Elle avait une confiance inébranlable dans sa force, dans sa sagesse, dans sa bonté; et, sa présence lui était nécessaire, elle le cherchait sans cesse et ne songeait pas à se demander s'il en était de même pour lui. Robert! Toute son enfance était dans ce nom.

Lorsqu'il était entré au collège, elle ne l'avait

plus vu qu'à de rares intervalles pendant dix mois de l'année. Sans se l'expliquer, elle avait commencé à sentir que nos joies sont préparées, aiguës, avivées par la privation de la chose ou de l'être que nous aimons. Il n'y a que le travail qui fasse aimer le dimanche; les oiseaux d'été sentent ce jour-là. L'amour à ses dimanches, qui sont beaux de toute la tristesse des jours de solitude et d'épreuve. La vie d'Aimée se passait à attendre Pâques, la Pentecôte, les grandes vacances. Robert arrivait, grandi chaque fois, ou plutôt allongé, pâle, un peu gauche, avec cela brusque comme le sont souvent ces petits hommes de douze ou treize ans.

Il avait une voix ridicule, fêlée, dissonante, moitié virile, moitié enfantine, et peut-être des sentiments mixtes comme sa voix. Quelquefois il semblait honteux de jouer à cache-cache et de s'amuser avec une petite fille. D'autres jours, pris de joie, il se mettait à rire, regardait longuement sa petite main ou son oreille délicate, comme on regarde de curieux bijoux, ou bien, la décoiffant, il pressait dans ses mains ces grosses tresses d'un brun rougeâtre qui ruisselaient sur le dos de l'enfant.

«Tu as l'air de la Madeleine qui est à l'église», disait-il.

Elle restait immobile, respirant doucement, les paupières baissées, avec un léger sourire. Elle posait innocemment pour lui, heureuse, oh! si heureuse! Il arrivait à Robert, comme à tous les êtres aimés, d'être méchant, dédaigneux, ironique à ses heures. Il la taquinait, la faisait enrager. Mais, dans ces duels d'enfants où les sexes se cherchent et se provoquent inconsciemment, il s'arrêtait à la première larme. Aimée avait dix ans lorsqu'elle s'aperçut que les baisers de sa mère devenaient douloureux, corrusifs. Ces baisers-là sont les premières confidences qu'une femme malheureuse fait à son enfant. Ils veulent dire: «Si tu savais! Mais tu ne sauras pas...» Payo-moide ce que je souffre! Sois mienne, puisque tu es maintenant mon seul bien. Aime-moi deux fois, et pour toi, et pour celui dont le cœur me quitte. Aimée ne pouvait enfreindre ce langage; elle sentait seulement que quelque chose n'allait pas bien dans la maison.

Quelques mois après, elle était dans une pension de Lyon, d'où elle ne revint même pas aux vacances: changement cruel dans sa vie. Elle comprit plus tard qu'il avait fallu la sous-

traire au spectacle démolissant d'une honte domestique. Le père avait voulu être plus libre, la mère sauver la pureté et les illusions de son enfant. Aimée avait été irritée jusqu'à la révolte. Elle resta longtemps dans un farouche isolement, refusant de frayer avec ses compagnes. On la croyait idiote. Une mal resse disait doucement: «Cela se passera. C'est la nostalgie. Toutes ces petites filles de la montagne sont ainsi.» Tout s'apaisa, tout s'usage, même la rançon d'une petite monnaie agnarde. Le temps, quelques mots de bonté dits à propos, les ferretures de la première communion, amenèrent une détente, fondirent la glace.

Dès lors elle eut des amies; elle causait avec elles, le soir, d'un lit à l'autre, ou dans les interminables promenades à Fourvières, à la Tête-d'Or, au Pont d'Ecully, au confluent du Rhône et de la Saône, le long des quais mélancoliques ou à travers ces paysages maigres et tristes de la banlieue lyonnaise. Elle recevait de folles et baroques confidences. Quant à elle, de quoi était-elle parlée, sinon de ses amusements d'enfance et de Robert? Une de ses camarades lui dit un jour, brusquement: «Alors, tu es amoureuse?» «Moi? cria Aimée, épouvantée.

—Eh bien, quel mal y a-t-il? Moi aussi, je suis amoureuse. Pauline l'est. Armande l'est. Lorient, la sous-maitresse, est amoureuse du professeur de musique. C'est comme ça. On est amoureuse d'un homme, et on tâche de l'épouser. Alors, on est heureux et on a des enfants. —Et si on ne peut pas... si on ne peut pas l'épouser!

—Ah! alors... je ne sais pas... Il arrive des choses... des histoires... qu'on met dans les journaux, Papa cache toujours le journal quand il y a une histoire comme cela. Mais je le fais acheter par la bonne. Je vais te dire à peu près ce que c'est. On est très malheureux, mais c'est très amusant.

Aimée Borain apprit ainsi qu'elle aimait. Quelquefois les mots magiques sont des mots très simples. Qu'importe la vulgarité et même la sottise des paroles lorsqu'elles ouvrent un monde enchanté!

Depuis ce jour-là, elle eut des beaux rêves qui embellirent sa vie. Mme Borain venait la voir à de fréquents intervalles, faisait à Lyon, auprès d'elle, des séjours prolongés.

(A suivre).

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS

Ventas por mayor y menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES--MONTEVIDEO

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892

POR SUS PRODUCTOS LA "ROMANA" Y "BITTER SAN ROMAN"

ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO, MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fue analizado por los ilustrados químicos don José Archavaleta, doctor don Florentino Fellipone y don Ulises Isola, desgranando, según los informes publicados, de primera calidad, pureza y altísimo, propio para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Fellipone y tan recomendado por la prensa uruguaya.

Romana (Licor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades

Quo no deber de faltar en ninguna casa de familia:

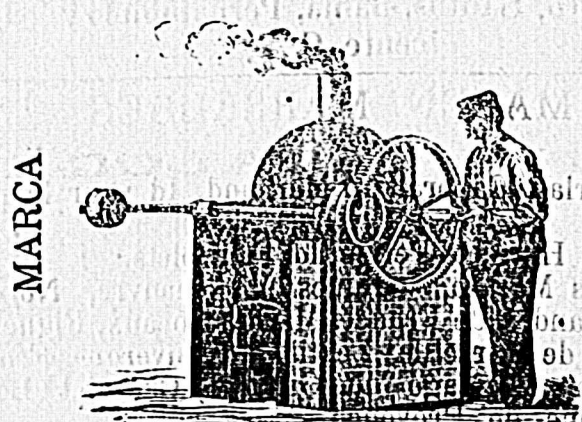
El café, Bitter San Roman, Romana [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 209, 211 y 213 y Buenos Aires núms. 306 y 308 Plaza Independencia.

NOTA--Los productos que empleo en la elaboración de mis tres especialidades, garantizo que son de primera calidad.

Francisco San Roman.

DOS AMERICANO



MARCA

REGISTRADA

Elaboración de café a vapor.--Torrefacción de café por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en cafés finos para familias.
Económia de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 196

MONTEVIDEO

Teléfono «Montevideo» número 10.

Collège Franco-Anglais

POUR DEMOISELLES

Directrice: Mme. ROSE BAZERQUE

262--25 DE MAYO--262

Cours complet d'enseignement primaire et de langues vivantes

Les Classes générales sont sous la direction de Mmes. Rose Bazerque, Mathilde C. Baldriz, Louise Naranco, Dolores Soracco, Anne Mauvezin, Amélie Simon, Elise Fontan, Cécile Diogo.

Cours Supérieur de Français--Professeur A. Bazerque.

Id. id. id. Moyen Mme R. Bazerque.

Id. id. id. Mlle E. Fontan.

Id. id. id. Elémentaire Id. A. Simon et A. Mauvezin.

Id. Anglais. Cours Supérieur, Miss F. Ayre.

Id. id. id. moyen, A. Bazerque.

Id. id. id. Elémentaire Mrs. J. H. Ayre.

Couture et Broderie. Mlle Elise Barragand.

Dès la rentrée des classes, il y aura un cours exclusif

ment français dirigé conformément aux programmes des

Ecoles Primaires de France.